

BUREAUX OUVERTS : UN SILENCE ASSOURDISSANT

Devant la vague déferlante de l'open space, les utilisateurs serrent les dents. Usagers, collaborateurs ou salariés, quelle que soit leur appellation, n'ont pas vraiment de prise sur leur cadre. Ils s'habituent progressivement à l'idée de partager leurs bureaux et redoutent surtout le bruit. Les plus âgés se souviennent de leurs premiers espaces ouverts avant la conquête d'un bureau personnel. Ils se rappellent les néons bourdonnants, le ronronnement de la climatisation, les hoquets de la photocopieuse, les sonneries des téléphones résonnant inlassablement dans le vide et le va-et-vient incessant des personnes. A quelques exceptions près, cependant, cette époque-là est révolue. En effet, si l'on fait abstraction du problème de la transparence et de l'exposition des corps, le confort, aujourd'hui, est bien là : les tables de travail sont sagement alignées perpendiculairement aux fenêtres, des meubles bas délimitent la circulation et tiennent à distance passants et visiteurs, la photocopieuse se niche dans un local insonorisé, les sonneries des téléphones fixes sont réglables. Enfin chaque pan de mur, de plafond ou de sol reçoit des matériaux absorbants pour limiter les nuisances sonores. Pourtant chacun évoque le bruit trépidant du bureau paysager. Or, dans la plupart des cas, quand on arrive sur un plateau, deux choses frappent le visiteur :

la faible occupation des postes de travail et le silence.... Alors pourquoi une telle distorsion dans les perceptions ?

C'est au détour d'un roman (*Je suis fatigué*, Typo, 2005) que j'ai compris le problème des bureaux ouverts, quand Dany Lafférière écrit : *C'est effrayant tout ce qu'on peut entendre quand on se tait.* L'espace ouvert par ses dispositifs, incite les utilisateurs à peu parler, ou à ne plus parler du tout, malgré le discours fondateur (et mythique) qui expliquait ce rassemblement d'un nouveau genre par le besoin et le désir de favoriser la communication. Effectivement, dans les bureaux paysagers, on reste abîmé devant son écran sans quasiment jamais lever les yeux, baignant dans une ambiance feutrée, où la dominante est le blanc des bureaux et des armoires et la transparence des rares vitrages de séparation. Quelques personnes chuchotent, dissimulées derrière une armoire ou marchent sur la pointe des pieds. Franchement, dans pas mal d'entreprises, on a l'impression de se trouver dans une chambre d'hôpital, au chevet d'un très grand malade. On ne serait pas étonné de voir surgir au bout du plateau, un homme en blouse blanche, stéthoscope au cou, ou un cadre en pyjama et pantoufles ou encore d'entendre le clap-clap pressé des mules en bois d'une infirmière.

Et cette absence de fond sonore rend tout, absolument tout, insupportable. Dès lors on entend le tapotement nerveux du voisin sur son bureau, la voisine qui fourrage dans son sac, la conversation téléphonique du collègue d'en face, pourtant chuchotée, dont notre cerveau, dans ce silence, essaye désespérément de reconstituer la partie inaudible. C'est ce silence assourdissant qui nous fatigue et nous pousse à nous plaindre justement du moindre bruit, avec pas

mal de mauvaise foi. Car nous supportons, sans nous révolter, un espace public totalement pollué par des conversations privées affligeantes. Bus, métro, train, terrasse de café, rien n'y échappe.

En sacralisant tellement le silence dans l'espace du bureau, nous allons droit dans le mur : nous perdons toute spontanéité dans les échanges, nous abandonnons l'aspect protecteur d'un niveau sonore à basse intensité qui permet pourtant de recréer une bulle d'intimité et de téléphoner sans nuisance notable, à condition d'adapter le ton de sa voix. Et ceux qui ont besoin de s'abstraire par moment pourront toujours recourir au casque pour s'isoler. Par contre, si réellement notre objectif est un silence total et assourdissant, la seule solution, me semble-t-il, reste l'apprentissage, dès la maternelle, de la langue des signes et l'obligation de l'utiliser ensuite dans les bureaux paysagers.

Elisabeth Pélegrin Genel ■
Illustration de Charlotte Moreau

